



Les voix solidaires

volume 3

*Les visages des
changements climatiques*



Centre de solidarité
internationale
SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

PSIJ

— Programme de stages internationaux pour les jeunes —

Le programme de stages internationaux pour les jeunes (PSIJ) est un programme d'emploi qui s'adresse aux jeunes diplômés canadiens (de 19 à 30 ans inclusivement). Financé par Affaires mondiales Canada, il fait partie du programme *Objectif carrière* de la Stratégie Emploi Jeunesse (SEJ) du Gouvernement du Canada, qui vise à offrir aux jeunes, les outils et l'expérience dont ils ont besoin pour amorcer une vie professionnelle réussie. Ces stages aident à mieux faire comprendre les questions et les enjeux de développement international aux jeunes et au public canadien en général.

Cette revue s'inscrit dans les actions d'engagement du public au retour des stagiaires PSIJ. Chaque année, les organismes de coopération internationale du Québec choisissent un thème fédérateur pour les actions d'éducation à la citoyenneté mondiale. En 2019, le thème retenu fut la **justice climatique**. En choisissant ce thème, les organisations ont décidé d'aborder la crise climatique non seulement comme un problème environnemental, mais également comme un problème de justice sociale complexe en plaçant au centre les populations qui sont les plus vulnérables à ses effets. Parler de justice climatique propose de s'attaquer aux causes profondes de la crise climatique, y compris les modes de production, la consommation et le modèle d'accords commerciaux tout en faisant des progrès en termes d'équité ainsi que de protection et de réalisation des droits humains.



L'artiste Laurie Girard

Originaire de Chicoutimi, Laurie Girard a fait ses études en arts dans la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean, au Collège d'Alma (A.T.I.) puis à l'UQAC; notamment diplômée au Baccalauréat interdisciplinaire en arts, où elle a exploré les arts numériques. Elle a diffusé son travail visuel à plusieurs reprises au centre d'artistes Le Lobe, au Centre SAGAMIE, à Langage Plus et à l'Espace F en mars 2019. De plus, elle s'implique dans le milieu des arts au Saguenay et à Montréal dans l'art graphique et la création littéraire.

Sénégal



Pays de l'Afrique de l'Ouest, le Sénégal a signé son indépendance en 1960 et expose une histoire coloniale frappante, qui laisse aujourd'hui sa place à la fierté citoyenne du patrimoine sénégalais. Son territoire généralement plat est entouré de l'océan, de la Mauritanie, du Mali de la Guinée et de la Guinée-Bissau. Sans oublier le pays à l'intérieur du Sénégal qui forme la frontière de la région de la Casamance, la Gambie. Le nord du territoire se faisant progressivement licher par le Sahel, la région est dominée par la steppe, laissant place à l'avancement du désert. Par contre, l'est et le sud sont repris par la savane. Se sont des régions humides et verdoyantes, en plus d'avoir une légère variation du relief. L'extrême sud-est offrant un plateau perché dans les montagnes, où se trouve la frontière avec la Guinée. Malheureusement, le Sénégal souffre de plusieurs facteurs de dégradation

de l'environnement actuellement. Des facteurs humains et naturel tel que le braconnage, la déforestation, le surpâturage, la désertification et la surpêche menacent sévèrement la faune sauvage, mais également les communautés. C'est donc dans une perspective de développement durable et d'une approche participative que les trois Québécois quittaient pour six mois dans ce pays fragile aux changements climatiques.

Dans un cadre d'autonomisation des populations, Nassima Sedikki partait pour Dakar, en collaboration avec l'Institut Technologique Alimentaire dans le cadre du projet « Initiative de coopération régionale et internationale pour une meilleure adaptation des îles du Saloum aux changements climatiques » dans le volet du marketing territorial. Thomas Larouche-Boivin et Naïla Goulet-Lapierre quant à eux, partaient pour Popenguine en tant que conseillers en développement et aménagement écotouristique pour le campement de Kër Cupaam et la Réserve Naturelle de Popenguine. Soutenus par l'association Sénégalaise Nebeday, ils ont travaillé en collaboration avec le Groupement de femmes de Popenguine ainsi que la gendarmerie de l'État.

S'étant imprégnés de l'environnement et de la culture Sénégalaise, ces coopérants offrent une vision sur différentes fenêtres du pays qu'ils ont foulés. C'est à travers un riche témoignage d'une native de Popenguine, d'un récit qui se déroule dans la capitale ainsi que d'authentiques captures que vous sentirez le pouls des enjeux environnementaux du Sénégal.

Popenguine

— Le visage des changements climatiques sur la petite côte sénégalaise —

Thomas & Naïla

Entrevue avec Kathy Ndione, présidente du regroupement de femmes de Popenguine. Au cours des 30 dernières années, ce groupement s'est battu pour la protection de l'environnement et de l'éducation environnementale dans leur région natale.

En premier lieu, Kathy nous explique les changements qu'elle a pu observer au cours de sa vie. Dans une partie du village qui est aujourd'hui destiné à des habitations, ses parents pouvaient y chasser le céphalophe afin de nourrir leur famille. Sans devoir aller bien loin, les nombreuses richesses naturelles étaient à leur portée. Cependant, la croissance immobilière et le manque d'éducation environnementale ont amené une réduction de ces richesses, notamment de la zone forestière.

« Il faut gérer et protéger l'environnement pour le futur. Si nous regardons dans le passé, il y avait beaucoup de végétation et d'animaux, mais maintenant, tout est parti. » - Kathy Ndione

Pour éviter les erreurs du passé, le groupement de femmes de Popenguine prône l'éducation environnementale chez les jeunes. Ceux-ci sont maintenant sensibilisés à leurs impacts environnementaux. Les femmes introduisent aux jeunes le respect de l'environnement à l'aide d'activité de préservation. En juin dernier, c'est avec l'aide de plus de cinquante jeunes du village que les femmes de Popenguine ont planté plus de 10 000 rôniers dans la réserve naturelle de Popenguine. De plus, elles encouragent fortement les jeunes à participer au nettoyage mensuel de la plage, à aider les gardes-parc à entretenir la réserve ainsi qu'à préserver la vie sauvage. Ces activités ont pour but d'éduquer

les futures générations à l'importance de préserver leurs environnements. Selon la chef du groupement, il serait d'ailleurs important d'introduire un cours sur l'environnement et les changements climatiques dans toutes les écoles du pays.

Les grandes causes du changement climatique étant principalement engendrées par le développement industriel, Kathy pense que le système de consommation occidental devrait changer en s'inspirant de son pays. Au Sénégal, la majorité des produits alimentaires viennent du pays lui-même. Les légumes, la viande et les autres produits alimentaires ont donc un coût environnemental beaucoup moins élevé. De plus, la notion du recyclage est d'autant plus tournée vers la réparation et la récupération d'objets abîmés que d'un système de gestion des déchets. Par exemple, les produits de maison tels que les habits, les meubles et les articles électroniques se feront réparer chez un artisan plutôt que d'être jetés et remplacés. Par ailleurs, les déchets sont souvent repris pour faire un travail d'artisanat.

Au cours de sa vie, Kathy a pu observer des modifications dans son environnement qui se traduisent comme étant les répercussions des changements climatiques. La sécheresse qui envahit de plus en plus le pays en est l'exemple le plus frappant. Elle nous explique qu'autrefois, la saison des pluies était plus longue et amenait plus d'eau. Cette eau qui tombe de moins en moins seulement lors de l'hivernage rend le travail des agriculteurs plus difficile. Le manque d'eau a donc un impact direct sur l'agriculture locale.

Étant un village côtier, Popenguine vit avec amertume la montée des eaux. Les maisons sur la plage qui naguère étaient si loin de la mer, se font maintenant atteindre par les vagues et risquent parfois la destruction.



De plus, au fil des années, les pêcheurs du village ont remarqués une grande baisse dans la quantité de poisson disponible. La diminution de cette ressource les pousse à aller pêcher plus loin, prenant ainsi plus de risque pour une moins grande somme d'argent. Selon les pêcheurs, nous pourrions associer cette diminution de ressource sur la côte avec la surpêche qui se fait en mer, plus au large. D'une certaine manière, c'est comme si leurs poissons se faisaient voler...

Les changements climatiques ont donc une grande répercussion sur les habitants de Popenguine. La déforestation mène tranquillement à la sécheresse, la sécheresse rend l'agriculture de plus en plus difficile, ce qui mène la population à manquer de

produits locaux abondants. La montée des eaux menace les habitations côtières et la surpêche limite les pêcheurs locaux dans leurs métiers. Face à ces problématiques, la solution que Kathy nous propose est d'éduquer les jeunes le plus tôt possible sur l'environnement et les changements climatiques. Comme le groupement de femmes de Popenguine le font depuis plus de 30 ans...

« Lorsque je plante un arbre, je ne le plante pas pour Popenguine. Je ne le plante pas pour le Sénégal ni pour l'Afrique ! Je le plante pour le monde entier, car le vent n'a pas de frontière... »

- Kathy Ndione



Nassima

— Dakar, là où la débrouillardise déborde dans tous les sens! —

Il est 7 h le matin. Un petit regard par la fenêtre et déjà tout s'active.

Les charrettes remplies de sable circulent pour continuer la construction des bâtiments qui poussent tout autour de la ville, comme des petits champignons. Les taxis jaunes recyclés nous font penser aux films des années 60. On pourrait se croire à New York. Ici, le commerce informel est omniprésent. Tout peut s'acheter sur la route : pistaches, boissons, fruits, écouteurs, tapis, vaisselles, bouteille d'eau. Fou, vous me direz ? Il faut le voir pour le croire ! Les petits commerces sont à chaque coin de rue avec des devantures faites à la main. Tout le monde est entrepreneur et s'active dans le commerce : artisans, vendeurs de fruits et légumes, couturières, coiffeuses. Impossible de ne pas trouver ce qu'on cherche. S'il n'y a pas, il y aura quelqu'un qui vous aidera à le trouver, car l'entraide fait également partie du quotidien.

Ce qui frappe aux yeux est bien évidemment le manque d'organisation concernant l'entretien de la ville. Des sacs plastiques, des bouteilles, des arbres, des chèvres et des vaches qui se promènent, tout est pêle-mêle.

Le développement durable quant à lui, est

un concept un peu flou, mais qui existe. Plusieurs vous diront: « la richesse du pays se trouve dans ce qui est cultivé chez soi ». Des produits locaux sont vendus dans les boutiques, dans les épiceries et dans les grands marchés et ce, abordables pour tous. Graduellement, l'industrie des produits cosmétiques biologiques est en train de percer le marché et d'avoir du succès. On y retrouve des huiles à base de Nébédag, de Baobab, de Karité, l'agrobusiness en pleine expansion ! Il y a également des artistes talentueux, qui vendent des produits de mode unique 100 % made in Sénégal. « Ici à Dakar les choses commencent à bouger, on sait que ce qui est fait au Sénégal c'est *nerh* (bon), mais malheureusement, c'est les occidentaux qui préfèrent acheter nos produits et on sait qu'ils les revendent cher en France et ailleurs. » Ablaye, commerçant de sac artisanal.

À travers ces initiatives, on constate que certains sont éveillés et veulent continuer à développer les richesses de leur pays. Plusieurs acteurs s'impliquent pour promouvoir une économie sociale durable et l'on espère qu'ils permettront de servir d'exemple pour la jeunesse.



Impacts environnementaux

À travers leur expérience au Sénégal, les stagiaires ont pu constater que dans plusieurs communautés, une prise de conscience concernant les enjeux climatiques a été faite. Ils ont pu s'entretenir avec des habitants qui leur ont exposé les grands enjeux qui menacent leur quotidien. Plusieurs villages dépendent des ressources premières présentes sur le territoire, c'est pourquoi des organismes leur viennent en aide afin de contrer la surexploitation de celles-ci.

Depuis la grande capitale de Dakar, les stagiaires ont pu constater que les impacts

environnementaux se font sentir aussi de plus en plus. Les gens espèrent vraiment que les choses puissent changer, mais les faits démontrent qu'il y a encore beaucoup de chemin à faire. Les plus vieux diront qu'il faut commencer par la jeunesse, pour que celle-ci soit mieux informée. Il semble primordial d'adopter de meilleures habitudes de vie sans cela, les modes de pensée ne pourront être changés. En effet, l'environnement ne peut se concevoir indépendamment des représentations collectives ou des valeurs sociales qui lui sont propres.

Équateur

Considéré comme un des plus petit pays d'Amérique du sud, L'Équateur déborde de diversité et de richesses qui font rêver les pays occidentaux. Situé entre la Colombie et le Pérou, celui-ci intrigue, impressionne, mystifie avec ces quatre régions bien distinctes: les montagnes, la jungle, la côte ainsi que les célèbres îles Galapagos. Un pays qui a marqué les esprits par son histoire parfois sombre qui a transformé le dollar "sucre" en dollar américain, mais aussi par ses nombreuses beautés naturelles, notamment son écosystème et sa biodiversité unique découvert par Darwin il y a de cela très longtemps. Cependant, l'Équateur n'est pas à l'abri d'un phénomène mondial qui provoque de grandes perturbations: les changements climatiques. De plus en plus, le pays est sujet à des variations de climats anormales et les conséquences se font de plus en plus grave: dégradation des sols, agriculture menacée, écosystèmes dérangés. Ce sont tous des problèmes auxquels l'Équateur fait face et dont les stagiaires ont pu constater tout au long de leur séjour de coopération internationale.

D'une part, Emma, étudiante en sexologie, est partie dans le pittoresque village de Guano à 2800 mètres d'altitude tout près de Riobamba afin de travailler avec les autorités locales et les institutions publiques pour faire diminuer le taux de grossesses précoces chez les adolescentes ainsi que les violences sexuelles intrafamiliales. D'autre part, Louis, qui possède une maîtrise en gestion de l'environnement et du développement durable, a fait son stage dans la même région, mais a travaillé pour l'organisation à but non lucratif de la Fundación Minga para la Acción Rural y la Cooperación (M.A.R.C.O.) où il a réalisé un sondage sur les perceptions des changements climatiques et des impacts perçus dans le quotidien des gens. Laurence quant à elle, était en banlieue de Quito où se trouve la ligne équatoriale, la véritable moitié du monde. Grâce à des études en administration et communication, elle a

réalisé son mandat pour la Fundación Pueblito La Ternura où elle a travaillé à développer un réseau de communication et à améliorer la notoriété de la fondation au sein du quartier.

Malgré des mandats bien différents, les trois reviennent de ce séjour complètement transformé. C'est donc dans l'optique de partager leurs histoires au travers de différents récits, romancés ou informatifs, que les trois stagiaires se sont impliqués dans cette revue artistique.



Louis

En Équateur, l'écart de «développement» entre les zones rurales et urbaines est très large. En réponse à cela, La Fundación Minga para la Acción Rural y la Cooperación (M.A.R.CO.) se donne comme mission de contribuer au bien-être et à l'amélioration des conditions socioéconomiques avec et pour les populations plus vulnérables en milieu rural dans les plateaux andins de l'Équateur, notamment dans la région que l'on désigne comme le «páramo».

Pour les populations qui vivent à proximité du páramo, ou carrément dans ces territoires, ce mot, ça ne désigne pas que le haut des montagnes environnante. Ces gens en dépendent directement alors lorsqu'on leur parle du páramo, cela représente de nombreuses autres choses : c'est la naissance, la source, la réserve et le lieu de captation des eaux, un lieu dont tous dépendent et qui génère littéralement la vie, un écosystème unique où vivent des plantes et certains animaux indispensables, un endroit où poussent les arbres, l'endroit d'où vient l'air pur, le poumon de la Terre, etc. Cette partie des montagnes andines s'étend du sommet des montagnes jusqu'à « la frontera agrícola

» (la frontière agricole) et est protégée et régie par la loi nationale. Cette loi est ensuite transposée et adaptée en lois provinciales dans chacune des 24 provinces du pays. Il y est interdit de cultiver la terre pour différentes raisons dont notamment la préservation des forêts qui n'ont pas encore été tronçonnées, la protection des cours d'eau qui les sillonnent et qui alimentent les villes et villages en aval, la préservation de la faune et de la flore qui s'y trouvent ainsi que les changements climatiques. Sauf qu'à cette altitude, ça pose parfois problème parce que de région en région et même à l'intérieur d'une même province, la réalité diffère grandement. Il y a parfois des villages qui se trouvent à plus de 4000 mètres d'altitude, à l'intérieur de la zone, et il devient alors impossible de dire aux gens qui y vivent de ne pas cultiver leur nourriture. Il est cependant évident que leurs activités peuvent avoir des impacts en aval.

Les forêts qui couvrent la cime de ces montagnes, ces écosystèmes d'une richesse inouïe, ont plusieurs rôles essentiels : elles permettent de réguler et de stabiliser la météo et le climat, un rôle essentiel pour ces écosystèmes. Le páramo est comme un « aimant » à nuages, à humidité et à précipitations. Les arbres qui s'y trouvent retiennent l'humidité déjà présente dans l'air et qui autrement, sans arbres, serait balayée par les vents d'altitudes. Ces forêts captent et permettent alors la précipitation de l'humidité. Ceci permet alors d'alimenter les villes et villages en aval. Les toits du Monde de la Sierra équatorienne sont donc des sources et réserves d'eau potable et pour l'agriculture et sont, telles des éponges, des filtres naturels très efficaces pour l'eau. Elles sont, à cela, d'une importance capitale pour la vitalité des écosystèmes, des communautés environnantes, mais également pour l'ensemble des villes en aval qu'elles alimentent.

Le páramo, c'est quoi au juste ?

Le páramo, si on jette un coup d'œil rapide sur Wikipédia (Wikipédia, 2019), signifie « plateau » ou « lande ». C'est « un biotope néotropical d'altitude, qu'on trouve dans la cordillère des Andes, entre la limite des forêts et les neiges éternelles. » (Wikipédia, 2019)

Dans les faits, c'est la partie supérieure des montagnes allant jusqu'au sommet. Ce sont, en d'autres mots, les toits du Monde de la cordillère des Andes.

Les gens qui vivent dans ces zones n'ont parfois pas eu l'accès ou la chance de profiter d'une éducation primaire. Ils n'ont cependant besoin d'aucune connaissance scientifique pour comprendre l'importance du páramo, car ils vivent au gré de ses aléas, bons ou mauvais. Ces gens vivent généralement loin des villes, des infrastructures et des services qui font notre confort ici, loin de ce que nous possédons ici et des artifices de nos vies quotidiennes. Ils vivent en une certaine forme de symbiose avec la nature et avec leur environnement immédiat duquel ils dépendent vitalement. Ils expérimentent directement les effets des changements climatiques, que ce soit dans leur vie quotidienne ou bien à travers des changements plus graduels, lents et subtils, mais certains, à travers le passage du temps. « Los abuelos », les anciens et anciennes, en avait long à partager sur les changements qu'ils percevaient depuis les dernières décades.

Aujourd'hui, ces territoires sont à risques en raison de plusieurs facteurs : le développement de l'agriculture en altitude, des pratiques industrielles intensives et de monocultures inadéquates, l'usage de produits chimiques, la déforestation faite par le passé, mais encore aujourd'hui dans certaines zones protégées ou non, ainsi que de multiples autres raisons. Ceci entraîne plusieurs conséquences importantes telles que la contamination des cours d'eau et donc des réserves d'eau potable en amont, à leur source, la perte graduelle, mais certaine, de la fertilité des terres en hautes altitudes. Cette forte détérioration de la qualité des sols pousse alors des agriculteurs à défricher davantage en altitude afin de compenser en cultivant davantage, en ne respectant pas la frontière agricole, endroit où les sols sont à la base déjà moins fertile et prennent davantage de temps à se rétablir lorsqu'ils sont perturbés. Ce sont des pratiques que les producteurs n'ont malheureusement pas toujours le choix d'adopter. C'est une partie d'un cercle vicieux duquel il faudrait sortir rapidement vu les changements climatiques, mais la réalité n'est pas si simple. Surtout lorsqu'on parle du moyen d'existence de



personnes et de traditions ancestrales.

Parmi les principaux impacts des changements climatiques perçus par les gens rencontrés, les thèmes nommés de façon plus récurrente étaient, entre autres, les quantités et l'intensité des pluies, les changements de température, l'agriculture (maladies, parasites et ravageurs), les changements notables dans le rythme et les périodes des saisons, les sécheresses et l'intensité du soleil. Pour qui s'y connaît, ce sont des choses qui sont toutes interreliées. Toutes ces conséquences entraînent davantage, et de manière significative, de pertes dans les cultures qui sont le moyen de subsistance de nombreuses familles qui cultivent soit pour elles-mêmes (agriculture vivrière) ou bien pour vivre des produits de la vente de produits de base ou transformés.

Les changements climatiques sont une réalité très présente en Équateur, mais d'une manière différente de ce que nous expérimentons ici, au Québec (rappelons, par exemple, les inondations du printemps dernier). Pour ces gens, ou du moins dans les territoires du páramo, les impacts des changements climatiques sont perçus et vécus dans les activités de la vie quotidienne et viennent affecter fortement ou compromettre les moyens d'existence. Ici, nous avons la chance encore aujourd'hui d'être en mesure nous prémunir plutôt bien d'une partie des impacts qui n'ont pas toujours de conséquences directes ni significatives sur nos modes de vie. Les gens que j'ai rencontrés, en particulier les abuelos, mais également les plus jeunes, sont des témoins de première ligne des changements climatiques, de ces changements graduels qui s'opèrent dans leur environnement et dans leur mode de vie.

Laurence

La moitié du monde n'est pas tout à fait réveillée que la rue principale séparant les deux hémisphères s'agite de travailleurs aux teints dorés. D'un côté comme de l'autre, les haut-parleurs crachotent leur infatigable reggaeton provenant des nombreux salons de coiffure et des pharmacies surchargées. Il y a des magasins, mais les gens sont dans la rue. Parfum de petit pain chaud entremêlé de savon tout usage se répand doucement entre les toits d'argile. La voix inlassable des vendeurs acharnés parvient inévitablement aux oreilles des passants. Le chaos règne dans toute son ordonnance, sa hiérarchie, son harmonie.

Et il y a cette mystérieuse dame, assise près de sa « tienda » qui attend, qui espère. Elle guette celui ou celle qui viendra acheter son kilo d'herbe pour nourrir les chèvres. Les femmes du village sont hardies, vaillantes et persévérantes. Vendant les récoltes du jour à un prix dérisoire, dans l'espoir de

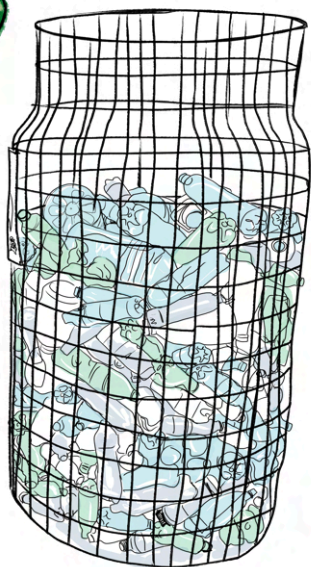
nourrir leur famille et de voir le prochain soleil se lever. Elles ne sont pas seules, c'est le cas de cette impénétrable octogénaire, mais aussi d'Alina, mère et grand-mère plus d'une fois. Comme toutes celles qui savent cuisiner, repasser, jardiner, réparer, protéger, coudre et réunir. Leur cœur est bon, né dans la religion, vie de durs labeurs, tout en rêvant d'un avenir meilleur. Elles ne le savent pas, mais dans leurs traditions et frugales commodités, elle contribue à une planète plus verte. Consommant le suffisant, le frais, dans l'instant présent.

Très peu connaisse le concept de développement durable, mais grand nombre l'applique inconsciemment au quotidien. Alina achète en vrac et fabrique ses pyjamas. Elle décortique chaque petit pois et réutilise les pelures pour en faire de l'engrais pour son pittoresque jardin. Elle répare, recoud les chemises trouées ou usées.

*Rien ne se perd tout se recrée.
Une inspiration de tous les jours.
Apprendre à vouloir moins.*



Emma



Carmita et Abraham sont originaires du petit village de Guano, situé dans la province du Chimborazo où se tient le plus haut sommet des andes équatoriennes. Depuis toujours, ils sont de grands militants de l'environnement qui travaillent à améliorer les secteurs de l'agriculture, de la reforestation et du recyclage dans leur région. Tous deux sont très inquiets de l'avenir de leur planète. Le sujet des changements climatiques est médiatisé et les problèmes qu'entraînent ceux-ci sont aujourd'hui mieux connus de la population, notamment les pluies acides, le manque cruel d'eau potable ou la malnutrition causée par la contamination. Cependant, le constat est clair: personne ne semble bouger assez à leur goût. Les deux collègues avant tout amis, ont la ferme intention de faire changer les choses dans un pays où les initiatives se font encore trop peu voir.

Ce qu'ils proposent est d'impliquer concrètement les leaders politiques dans des programmes de reforestation, d'éducation et de sensibilisation. Ils créent des ateliers d'action pour les jeunes et moins jeunes.

De façon générale, ils se sont rendus compte que leurs actions provoquent de petits changements. Les gens recyclent à la maison; les résidus végétaux sont donnés aux animaux, tandis que le plastique est vendu. C'est un beau début, mais il reste encore à élargir cette conscience environnementale et enseigner de plus bel les bonnes pratiques en respect face à l'environnement.

Dona Rosa et Don Fausto (Don Tito) sont aussi résidents du Guano et ils ont une ferme opinion face aux enjeux que vivent le village, entre autres sur le thème de la consommation de plastique qui est à la hausse depuis longtemps. Les grand-parents avaient l'air triste quand ils ont dû répondre aux questions touchant la question de l'environnement. Selon eux, personne n'en prend soin. L'air est pollué, les déchets traînent dans les rues et les habitants ne respectent pas leur milieu de vie. Dona Rosa sait bien que, à part être franchement désagréable, cela affecte aussi leur santé et créer de nouvelles maladies. Depuis longtemps, le couple âgé recycle et enseigne aux plus jeunes à prendre soin de leur "chez soi": leur terre, leur nature, leurs arbres et leurs rues! Ils font leur part à leur façon, avec les moyens qu'ils ont. De plus, ils sont heureux de raconter qu'en début d'année scolaire, les institutions demandent aux enfants d'apporter de nombreuses bouteilles de plastiques qui ne servent plus (200 chaque) afin de les transformer et ainsi décorer l'école: "Et ils font de très jolies choses, vous devriez aller voir!", suggère Dona Rosa, avec beaucoup de fierté. C'est donc dire que tout ce plastique ne se retrouve plus en bord de route ou dans les espaces verts, mais plutôt en oeuvre d'art qui inspirera parents et enfants. C'est agréable de les entendre. Ils inspirent l'espoir d'un avenir meilleur.

Changements climatiques

Les changements climatiques en Équateur se font sentir du nord au sud, de village en capitale et de la terre jusqu'à la mer. Suite aux différents récits des stagiaires, force est de constater que les habitants sont préoccupés par leur milieu de vie qui change à vu d'oeil. Néanmoins, une lumière se fait voir au bout de cette réalité plus noire.

Malgré tout, les équatoriens sont sensibles à cette situation mondiale et veulent contribuer tant bien que mal en prenant des initiatives. Que ce soit Alina qui adopte une conscience environnemental sans vraiment s'en rendre compte, ou Don Rosa et son mari qui tente

de transmettre de bonnes pratiques à leurs petits enfants, ce sont tous de petits témoignages positifs envers notre planète.

De plus, le "paramo" est aussi un élément vital dans la vie des habitants, réel poumon de leur "pachamama", qui signifie en français, leur terre mère. Celui-ci permet à nombreux habitants de survivre grâce à son écosystème végétal unique qui permet de freiner les changements climatiques. Grâce à des Fondations comme celle de M.A.R.CO, plusieurs actions sont mises en place pour protéger ces environnements primordiaux et ainsi assurer la pérennité de ceux-ci.





Remerciements

Pour sa nouvelle édition de la revue "Les voix solidaires", le CSI-SLSJ a cherché à mettre en place un nouveau concept, en associant un artiste régional à chacune des revues qui seront réalisées jusqu'en 2021. À travers elles, le centre souhaite faire rayonner l'expérience unique vécus par chacun des jeunes professionnels canadiens engagés dans le programme, d'informer et de mobiliser les citoyennes et citoyens du Saguenay-Lac-Saint-Jean à l'importance de la solidarité internationale, tout en faisant rayonner le talent de nos artistes locaux, au-delà de nos frontières.

Cette revue n'aurait pu être réalisée sans l'implication des stagiaires du Programme

PSIJ, en poste en Équateur et au Sénégal, de janvier à juillet 2019, qui témoignent ici de leur expériences et des conséquences des changements climatiques sur les populations locales. Laurie Girard, artiste régionale a mis en image les mots de Naïla Goulet-Lapierre, Thomas Larouche-Boivin, Nassima Seddiki, Emma Berrigan-Ramirez, Louis Béchard et Laurence Bolduc. Un merci particulier est adressé à Laurence Bolduc pour son travail de coordination. Le CSI-SLSJ tient également à adresser ses remerciement à Affaires mondiales Canada qui a financé la revue et à l'équipe du Centre Sagamie d'Alma pour la relecture des textes, le graphisme et l'impression de cette troisième édition des Voix Solidaires.

Le Centre de solidarité internationale du Saguenay-Lac-Saint-Jean (CSI) met en œuvre des projets de développement et des stages internationaux en collaboration avec les organisations de la société civile en Équateur, au Burkina Faso, au Sénégal et en Colombie. En parallèle, le CSI sensibilise, informe et mobilise la population du Saguenay-Lac-Saint-Jean aux enjeux de la solidarité internationale. Seule organisation régionale entièrement vouée à la solidarité et la coopération internationale, le CSI se distingue par l'approche intégrée de ses différents volets d'actions. En effet, autant les stages, que les projets de développement ainsi que les activités d'éducation à la citoyenneté mondiale sont mis en œuvre en synergie dans le but d'accroître leur portée. Le CSI est également fort de son caractère régional, ce qui lui permet de mobiliser les acteurs régionaux dans ses projets d'éducation, mais aussi dans ses projets de développement à l'international.



Centre de solidarité
internationale
SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Centre de solidarité internationale du Saguenay-Lac-Saint-Jean

27, rue Saint-Joseph, C.P. 2127
Alma (Québec) G8B 5V8
Téléphone : 418 668-5211
Télécopieur : 418 668-5638
Courriel : info@centresolidarite.ca
www.centresolidarite.ca

Canada
Avec l'appui financier du
gouvernement du Canada

